23me Année — N° 5189 BUREAUX : RUE NEUVE, 17 UN NUMÉRO : 15 CENTIMES BUREAUX:RUE NEUVE, 17 Mardi 2 Juillet 1878

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:
Roubaix-Tourcoing: Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS:
Annonces: la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. HAVAS, LAFFITE ET Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

BOURSE DE PARIS DU 1er JUILLET

Cours à terme de 1 h. 02 communiqués par MM. A. MAIRE et H. BLUM, 60, rue Richelieu, Paris.

VALEURS	Cours du jour
Rente 3 0/0	76 05
Rente 5 0/0	113 55
Italien 5 0/0	77 25
Turc 5 0/0	15 70
Act. Nord d'Espagne	290 »
Act. Gaz	» »
Act. Banq. de Paris Pays Bas	730 »
Act. Mobilier Français	180 »
Act. Lombards	170 »
Act. Autrichiens	568 75
Act. Mobilier Espagnol	830 »
Act. Suez	778 75
Act. Banque ottom	452 50
Obl. Egypt. unif	274 »
Act. Foncier France	827 50
Délégations Suez	» »
Act. Saragosse	» »
Florin d'Autriche	64 3/4
Emprunt Russe 1877	» »

Ces cours sont affichés chaque jour, vers 2 h. 1/2, chez MM. A. MAIRE et H. BLUM, 176, rue du Collége, à Roubaix

BOURSE DE PARIS

(Service gouvernemental)

1er JUILLET

3 0/0	75 85
4 1/2	105 75
Emprunts 5 0/0	113 40

29 JUIN

4 0/0	76 07 1/2
3 1/2	105 50
Emprunts 5 0/0	113 50

1r JUILLET
Service particulier du Journal de Roubaix.

Actions	Banque de France	3160 00
»	Socié. géné.	490 00
»	Crédit foncier de France	837 00
»	Chemins autrichiens	567 00
»	Lyon	1065 00
»	Est	675 00
»	Ouest	735 00
»	Nord	1400 00
»	Midi	840 00
»	Suez	780 00
6 0/0	Péruvien	16 5/8
Actions	Banque ottomane (ancienne)	000 00
»	Banque ottomane (nouvelle)	451 00
Londres court		25 11 50
Crédit Mobilier		177 00
Turc		15 75

DEPECHES COMMERCIALES

New-York, 1er juillet.
Change sur Londres, 4.85 25; change sur Paris, 5,14 50 100 62
Café good fair,(la livre) 15 0/0. 15 1/4.
Café good Cargoes,(la livre) 15 5/8,7/8.
Marché ferme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Ce, représentés à Roubaix par M. Bulteau-Geymondrez :

Hâvre, 1er juillet.
Ventes : 400 b. Marché soutenu.

Liverpool, 1er juillet.
Ventes 7,000 b. Marché languissant.

New-York, 1er juillet.
New-York, 11 3/8.
Recettes 1,000 b.
New-Orléans low middling 80 »/».
Savannah » » 77 1/2.

ROUBAIX, le 1er JUILLET 1878

A BAS BELZUNCE !

Il fallait s'y attendre ! C'est la faute à Belzunce !

Les catholiques marseillais, en souvenir de l'admirable dévouement de l'évêque, sont allés déposer des couronnes autour de sa statue ; voilà évidemment une provocation qui ne peut-être tolérée. L'ère d'impartialité dans laquelle nous sommes entrés depuis le 14 décembre autorise toutes les manifestations radicales, mais réprouve le moindre témoignage d'admiration ou de reconnaissance rendu à la mémoire de Jeanne-d'Arc ou de Belzunce.

Est-ce que ce sont là des héros et des saints qu'il convient à notre démocratie haineuse, rapace, dévorée par l'envie, grisée de mots, qu'il convient de fêter ; c'est à faire lever les épaules à tous nos petits maîtres républicains.

Belzunce a-t-il seulement été chambellan d'un roi de Prusse? Non, alors, c'est Voltaire que l'on célébrera.

Belzunce, pour se dévouer au service des malades, a-t-il agi au nom de sa philanthropie? ce n'est pas probable ; dès lors, tous nos normaliens et tous leurs élèves, grands persifleurs des vertus chrétiennes, traitent ce Belzunce en ennemi du progrès moderne, et demandent qu'on fasse disparaître sa statue.

La peste éclate, le prélat Belzunce se dévoue ; cent cinquante ans plus tard, le choléra éclate, le docteur Bouquet s'éloigne ! Qui a tort? Qui a raison ? Demandez-là a certaines fractions du Peuple Souverain de Marseille! Belzunce est conspué, sifflé, déboulonné ; mais Bouquet rayonne et est élu député.

Voilà où l'on en est, et c'est logique. Quiconque s'élève sera abaissé !

Il faut ramener toute chose et tout homme au niveau démocratique. Les grandes vertus, les grands dévouements, les grands enthousiasmes ; on renie tout cela ; on ne veut même plus des ancêtres géants.

L'audace de Danton effraie nos gambettistes. Il faut de l'opportunisme ! Et quoi de moins opportun qu'un héros et qu'un saint ; des gens qui par leurs exploits et par leurs vertus gagnent des batailles autre part qu'à Lonjumeau, et se dévouent à soulager la misère publique autrement qu'en fumant des cigares exquis.

CHARLES DUPUY

LA FETE DU 30 JUIN A PARIS

Paris, midi.

Conformément au programme officiel, ce matin à huit heures, plusieurs salves d'artillerie ont annoncé à tout Paris le commencement de la fête et quelques instants plus tard tous les préparatifs pour la journée et pour la nuit étaient terminés. La pluie qui n'a cessé de tomber que ce matin, n'a pu déranger ni décourager personne, et comme le temps, tout en restant couvert menace peu, les rues sont déjà pleines d'une foule endimanchée et joyeuse. Beaucoup d'hommes jeunes ou vieux portent les couleurs nationales attachées à la boutonnière; les femmes en ont dans les cheveux et sur le corsage. Quant à l'aspect de la rue elle-même, il est féérique. Jamais on ne vit plus de drapeaux, d'écussons et de mâts vénitiens. C'est une véritable orgie de couleurs. Les maisons sont pavoisées sur toute la façade depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet des cheminées les plus hautes et par intervalles des décorations de feuillages, des bouquets de branches d'olivier reposent l'œil fatigué par tant d'éclat. Ce sera bien autre chose encore à la nuit quand ces millions de lanternes et de lampions dont tant de fenêtres sont chargés, projetteront dans la nuit leurs feux multicolores.

Au bois de Boulogne, les préparatifs annoncent que les illuminations dépasseront en splendeur tout ce que la plus riche imagination peut rêver.

Dans toute la longueur de l'avenue, on a élevé de vingt mètres en vingt mètres, une ligne de quatre mâts vénitiens qui traversent l'avenue. Les mâts sont reliés par des cordons qui supportent cinq lustres à verres multicolores ; trois lustres dans la grande allée, deux lustres dans les contre-allées pour les piétons et les cavaliers Or, comme il y a soixante lignes de mâts vénitiens, à cinq lustres cela fera donc un total de trois cents lustres espacés dans cette voie superbe. En outre, les contre-allées seront éclairées par des candélabres à quatorze branches.

A l'entrée du bois de Boulogne, s'élèvent deux magnifiques pyramides dont le faite est orné de trophées aux écussons portant sur un fond d'or les initiales R. F.

Cinq cordons de lumière au gaz entourent chaque pyramide, indépendamment de la mosaïque en verres de couleurs dont l'effet sera merveilleux.

La grande allée du bois et les allées qui contournent le lac sont ornées de mats vénitiens. Chaque mât porte un système d'éclairage à dessins variés : bannières, vases, soleils, blasons, le tout aux initiales de la République.

Le kiosque, bâti sur pilotis au milieu du lac, et qui doit recevoir l'orchestre de la fête vénitienne, a été terminé hier au milieu de l'averse.

Le lac est envahi par des embarcations de plaisance, et il en arrive à chaque instant.

Toutes sont disposées pour le pavois et les illuminations. On en compte plus de deux cents.

De chaque côté du lac, on a disposé deux puissantes machines électro-magnétiques qui doivent alimenter les nombreux appareils éclairants disséminés sous les massifs de sapins qui bordent le lac.

Lorsque les feux de Bengale de l'île se combineront avec le feu de ces lumières électriques, le spectacle sera vraiment féerique.

Trois cantonniers de la ville sont chargés du soin d'allumer tous ces foyers lumineux.

Et les arcs-de-triomphe, on les compte par douzaines et un d'entre eux, celui de la place du Château-d'Eau, par exemple, revient à plus de 10.000 francs. Toutes les municipalités ont, du reste, fait merveille et chaque quartier a son grand spectacle ou son amusement particulier.

Voici un, deux, trois, quatre bals, une dizaine de promenades en musique, cinq courses de vélocipèdes, des jeux de toute espèce et des concerts par centaines, sujet du discours à lire à l'entrée de ce palais, elle devait symboliser la patrie encourageant et protégeant par sa grande image les idées de liberté dans la concorde et la paix, l'union des peuples dans le travail, le progrès et l'amour de l'humanité. (Applaudissements.)

En défilant à ses pieds, nous eussions affirmé par nos vivats notre foi dans son génie créateur et défenseur de tous les intérêts. Nous lui eussions confié nos espérances dans le succès, maintenant acquis, d'une Exposition qu'elle avait inspirée, qui était son œuvre et qui restera une de ses gloires dans l'avenir.

Des difficultés matérielles de diverses natures ont retardé jusqu'ici son installation. Nous l'avions vivement regretté. Nous ne nous n'en plaignons pas aujourd'hui puisque nous pouvons l'associer à la grande fête nationale destinée à célébrer le succès de l'Exposition et à en perpétuer le souvenir.

Aujourd'hui donc, notre République apparaît à cette grande fête et à son organisateur. Je demande à mon honorable collègue, M. le Ministre de l'Intérieur, de vouloir bien l'inaugurer comme le point de départ de cette grande fête nationale. (Applaudissements).

Discours de M. de Marcère, ministre de l'intérieur.

Messieurs,

C'était une pensée digne des hommes éminents qui ont conçu le vaste plan de l'Exposition, que d'y placer l'image de la Patrie. La voici sous la forme que lui a donnée un grand artiste, et avec les attributs que nous désirons pour elle. Elle est noble et simple, calme et forte; elle est assise et reposée.

Bien souvent nos artistes, nos orateurs et nos poètes l'avaient dépeinte, telles que les passions de leurs temps la représentaient à chaque période de notre histoire. L'image changeait ; l'âme est restée la même : l'âme de la France, dévorée de nobles désirs, amoureuse des belles choses, ardente à la Justice et généreuse; parfois troublée pourtant, et agitée par les idées et par les passions de la grande Révolution de 1789. (Applaudissements).

Mais il semble aujourd'hui que la Patrie est apaisée. La France voit ses aspirations à la Justice bien près d'être satisfaites : elle se complaît dans sa liberté: hier, en voyant passer sous les armes ses nobles enfants elle se contemplait dans sa force : aujourd'hui elle jouit de sa puissance féconde, et, sans orgueil, mais avec cette joie expansive qui lui sied bien, elle se sent toujours digne d'elle-même, et elle goûte le bonheur de se voir revivre. (Applaudissements).

C'est qu'en effet, Messieurs, nous pouvons le dire, les temps sont accomplis. La Société française, telle que l'a faite la Révolution, a pris sa forme naturelle. (Applaudissements) ; et elle s'y trouve bien, en dépit de quelques détracteurs, qui, en continuant un rôle ingrat, étonnent ce pays du bon sens et de la raillerie.

Est-ce à dire pourtant, que, depuis quatre-vingts ans, la France n'ait jamais été grande par les œuvres, puissante par le génie des recherches et de la science, et animée de grands desseins? Non, sans doute. Le monde a vu d'autres manifestations de la vitalité et de la grandeur de notre pays. Mais, aux époques les plus brillantes de cette courte et dramatique histoire de près d'un siècle, il a manqué une chose dont les peuples ont surtout besoin, il a manqué la quiétude que donne le sentiment de la durée et de la stabilité. (Applaudissements.)

Chartes écrites, constitutions, serments, énergiques efforts d'esprits supérieurs et sincères, rien n'a pu donner la tranquillité à notre nation, tant qu'elle n'a pas eu la jouissance entière de ses droits qu'elle avait proclamés dans la déclaration de 1789 (Applaudissements ; rien ne pouvait lui rendre la paix, tant qu'elle se déchirait elle-même, et se refusait, avec une sorte de fureur domestique, à un mutuel accommodement. Temps douloureux, pendant lesquels l'impérieuse et droite logique du génie national, pliant les faits aux principes, suivait son chemin! luttes funestes, fertiles pourtant en sacrifices dont les générations qui en profitent doivent se souvenir ; désastres enfin, où nous crûmes voir sombrer la France, mais d'où elle se relève avec la volonté de mieux vivre, et de jouir en paix d'institutions qui l'honorent et qu'elle a si chèrement conquises. (Applaudissements.)

Oui, Messieurs, la République a pris possession du sol même d'où elle est sortie. Jusqu'alors un parti avait seul soutenu sa cause. Aujourd'hui, après ce long enfantement, et par une transformation lente, successive, rendue complète par mille causes, le parti est devenu nation. (Applaudissements.) Ce n'est plus le temps où, comme aux premiers jours de la Révolution, sur cette place même où nous sommes, les Français, à qui l'enthousiasme du moment cachait les difficultés de l'entreprise, s'unirent pour un jour et se rouvèrent dès le lendemain, livrés aux divisions que les droits contestés, les passions soulevées et les intérêts fomentent. C'est vraiment cette fois la fête de la Fédération que nous célébrons ici ; car l'œuvre commencée par nos pères est finie. (Applaudissements.

Plus de vaincus ni de combattants. La République française est comme les Souverains; elle ne se souvient plus des blessures faites ni des injures reçues (Applaudissements); elle a confiance dans son droit ; elle a retenu les leçons de l'expérience, elle a grandi par les épreuves : elle est forte et clémente. (Applaudissements.)

Ailleurs, elle reprend sa place parmi les nations; chez elle, elle ne s'oublie pas comme un modèle ; et toutefois dans ce Paris qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, soit que l'on considère ou ses arts ou sa politique ou son industrie, elle peut non sans quelque fierté, montrer au monde l'état de sa civilisation.

La République, par la supériorité de ses principes, s'était emparée des esprits ; c'est par les services qu'elle rend, c'est par la sagesse et l'esprit libéral qui l'animent, c'est par les adhésions presque générales des citoyens, qu'elle a conquis depuis huit ans le droit de régner. Ce droit, tant que la souveraineté nationale le maintiendra, nul ne saurait le contester. Aussi la nation, car c'est elle qui gouverne (Applaudissements), se prend-elle, par un instinct de conservation propre aux sociétés comme aux individus, à detester les divisions qui l'ont pendant si longtemps déchirée, et qui pourraient de nouveau menacer sa sécurité. (Applaudissements.)

La France ne comprendrait plus que l'on vécût sur le sol de la Patrie en frères ennemis, parce qu'elle a la volonté que tous les droits et tous les intérêts soient respectés et défendus, et parce qu'elle sait qu'ils le sont. Décidée à assurer à tous les citoyens les bienfaits de la liberté, laquelle protége tous les droits, elle demande à ses enfants la concorde, et elle exige d'eux l'obéissance à ses lois. (Applaudissements.) Elle sent peu à peu se fondre les désaccords anciens dans un sentiment de joie et de fierté qui, depuis le premier jour de l'Exposition Universelle, emplit les cœurs. Elle s'en réjouit, et se complaît à donner à ses hôtes étrangers, qui viennent la visiter avec un abandon plein de courtoise confiance (Applaudissements), le spectacle de son union, de sa richesse et de sa brillante fécondité.

Voilà Messieurs, la République que nous servons avec un dévouement sans mérite pour des Français qui aiment leur pays.

En ce jour de fête vraiment nationale, groupés autour de notre drapeau, c'est elle dont nous saluons l'image en répétant du fond de l'âme le double cri : Vive la France ! Vive la République ! (Applaudissements prolongés.

L'APRÈS-MIDI.

Paris, 4 heures.

Le temps s'est maintenu sans pluie et tout permet d'espérer que rien ne contrariera les illuminations. La foule qui sillonne les rues est immense, incalculable, les voitures ne marchent plus qu'au pas, et aux environs des lieux consacrés plus spécialement aux jeux de toutes sortes ; bals, concerts, foires ; on ne circule qu'avec beaucoup de difficulté. On ne signale cependant ni accident, ni désordre. Quant au tapage, c'est autre chose ; jamais gaieté si folle et si bruyante ne fut partagée par tant de gens. C'est, du reste, plus de deux millions d'individus, tout un peuple qui se réjouit. Faut-il dire qui s'étourdit ?

Le premier concert des Tuileries a attiré 30,000 personnes au moins. A la représentation gratuite du Gymnase, qui a commencé à deux heures, toutes les places étaient prises dès midi, même empressement au théâtre du Château-d'Eau, dont les places ne coûtent que 25 et 50 centimes. Une magnifique cavalcade circule en ce moment dans le quartier de la Banque, suivis par 10,000 personnes qui poussent des acclamations aussi joyeuses que répétées. Dans le pavillon central des Halles, une merveille de décoration, on danse avec un entrain sans égal. En cent endroits différents, on se livre à toute espèce de jeux et les baraques foraines ne sont pas ce qui amuse le moins les parisiens.

Voir aux nouvelles du soir

Au milieu de la rage d'investigations et de dénonciations qui sévit dans notre belle France, nous devons signaler, à raison de sa gravité exceptionnelle, l'histoire du recteur de l'Académie de Besançon, M. Lissajous. Elle est pourtant des plus simples au premier abord.

La femme de M. Lissajous est malade, comme on l'a vu l'autre jour ; elle a dû se fixer dans *son pays natal*, dans *sa propre maison*, et son fils, un dernier enfant, l'a suivie. Au village qu'elle habite, il

---

Feuilleton du *Journal de Roubaix* du 2 JUILLET 1878.

— 120 —

LA

CIRCASSIENNE

PAR LOUIS ENAULT

CXXVIX

(SUITE)

— Et moi, je suis prêt à te la rendre... Mais rien ne me dit que la route soit sûre entre Jérusalem et Béthanie — nos ennemis sont partout à la fois, et si Rahel voyageait sans une forte escorte, elle pourrait être enlevée par un coup de main, avant d'arriver jusqu'ici.

— Cette escorte dans toute autre circonstance, je la demanderai au gouvernement, dit madame Imérieff, qui parut réfléchir profondément ; mais dans les circonstances présentes, je n'ose le faire... Edem-Pacha, je le sais, a quitté Jérusalem, et nous n'avons rien à craindre lui — mais si l'on venait à reconnaître Rahel, elle n'en serait pas moins perdue... perdue pour toujours... et perdue par ma faute !... Je sens que je ne me consolerais point pour un tel malheur... Une musulmane devenue chrétienne, ce serait pour ces fanatiques quelque chose comme une ennemie publique... ils ne me la rendraient jamais Il faut donc, à tout prix, que j'évite d'attirer l'attention sur elle. Ceci me condamne à me priver de l'intervention du pouvoir.

— Tu ne peux, cependant, venir la chercher toute seule !

— Non sans doute !

— Que feras-tu donc ?

Ali devina bien qu'elle se tenait sur ses gardes, et, comme il ne se faisait point la moindre illusion sur l'aversion mêlée de terreur qu'il lui inspirait, il en conclut, avec une presque certitude, qu'elle se condamnerait à une réclusion absolue plutôt que de s'exposer à une rencontre dont elle prévoyait sans doute toutes les conséquences.

Cette découverte ne laissa pas de causer une véritable contrariété au fils impétueux d'Osman.

Il n'avait reçu du ciel qu'une somme de patience assez médiocre, et la provision se trouva bientôt épuisée.

C'est ainsi que les circonstances l'amenèrent à tenter l'emploi de moyens qui lui avaient tout d'abord répugné, et à faire essai de la force, puisque la ruse ne le menait pas à son but ..

Ici encore, il était bien certain de trouver des compagnons qui ne l'abandonneraient point à l'heure du danger.

L'hostilité latente qui, en Orient, divise les races et surtout ces deux religions ennemies, le christianisme et l'islamisme, ne laisse jamais échapper l'occasion favorable de se manifester par des actes. Reprendre à des infidèles une femme qui avait osé abandonner la foi de ses pères, pour adopter le culte du Crucifié, c'était accomplir un acte pieux, qui devait plaire à Dieu, et à son Prophète.... Sans compter qu'Ali était un hardi compagnon, qui n'oubliait jamais ni un service ni une injure, qui avait toujours rendu œil pour œil et dent pour dent, et auquel il était bon d'avoir donné une preuve de dévouement.

Le plan de l'Arabe était aussi simple qu'audacieux.

Il voulait, à la faveur des ombres de la nuit, envahir l'enceinte, franchir les murailles, pénétrer dans la maison de Ben-Salem, reprendre Rahel, et s'enfuir avec sa proie. L'exécution de ce projet hardi ne laissait point que de présenter de réelles et sérieuses difficultés—mais ces difficultés, il n'était pas impossible de les vaincre. Ali savait bien que les gens du village, presque tous musulmans, ne viendraient point au secours d'une famille chrétienne. Ce serait plutôt à lui, en cas de besoin, qu'ils donneraient un coup de main... quittes à tout nier plus tard, si la chose prenait une mauvaise tournure. Il savait qu'en ce moment, Ben Salem n'était point à Béthanie : il ne rencontrerait donc d'obstacle que de la part de ses serviteurs; mais ceux ci ne devaient pas être bien nombreux, et, en l'absence du maître, il était assez probable qu'ils n'opposeraient point une résistance bien sérieuse à des hommes résolus qui les attaqueraient vigoureusement.

Voudraient ils donc risquer leur vie pour une étrangère ?

CXXX

Cependant la femme de Ben-Salem, avertie de la présence des Arabes autour de Béthanie, n'avait pas douté un seul instant qu'ils n'essayassent un coup de main pour reprendre la jeune fille. Elle les connaissait assez pour savoir que de pareilles tentatives étaient dans leurs habitudes, et qu'ils ne s'arrêteraient point même devant la violence.

Elle ne savait point encore s'il lui serait possible, surtout en l'absence de son mari, de repousser une attaque prolongée. — Mais elle voulut du moins se mettre à l'abri d'une surprise. Elle fit donc fermer ses portes d'assez bonne heure ; vérifia elle-même les clôtures, assigna le poste de chacun, distribua des armes entre ceux qu'elle croyait capables de s'en servir, et raffermit leur courage par de bonnes paroles.

— Il est possible, leur dit elle, que nous soyons attaqués par ces mécréants ; mais nos portes sont bonnes ; nos murailles sont solides, et cette petite troupe insolente viendra s'y briser comme une nuée de sauterelles contre un rocher. Il s'agit pour nous de les recevoir de façon à leur ôter l'envie de revenir. Je crois que nos premières défenses suffiront à les arrêter. Mais s'ils parvenaient à les franchir, — s'ils arrivaient jusqu'à la maison, alors vous feriez parler la poudre, et nous verrions ce qu'ils répondraient.

Quelques heures plus tard, par la nuit sombre, quand déjà ils purent croire tout le monde endormi. Ali et ses compagnons, je veux dire ses complices, se présentèrent à la porte de l'habitation qu'ils essayèrent d'ouvrir. Mais ils la trouvèrent soigneusement fermée, et il ne leur fut pas difficile de s'apercevoir qu'on les attendait, et qu'on s'était mis en mesure de les recevoir... Cette découverte les surprit; mais, toutefois, sans les décourager. Ils se firent la courte échelle, et le plus léger d'entre eux montant sur les épaules des autres, apparut bientôt sur la crête du mur extérieur, déjà prêt à s'élancer dans la cour, pour ouvrir aux autres, en attaquant la porte par dedans.

Deux coups de feu partirent de l'intérieur de la maison et le saluèrent. Manqué du premier, atteint à la tête par le second, il retomba lourdement dans la rue en poussant un cri de douleur auquel répondirent deux ou trois cris de rage.

Ali était de ceux que les difficultés aiguillonnent, et qui se cabrent devant l'obstacle, pour le mieux franchir. — Mais il savait joindre la prudence au courage et à la résolution. Aussi, comprenant bien qu'il ne se trouvait point maintenant en état d'enlever la maison par un coup de force, il donna le signal de la retraite, se réservant de reprendre l'offensive quand il serait en mesure d'assurer son succès.

Mais ceux qu'il attaquait avec tant d'audace étaient résolus à se défendre avec non moins d'énergie.

Ils n'ignoraient point l'infatigable obstination des Arabes; ils savaient que ces démons obstinés reviendraient cent fois à la charge plutôt que d'abandonner l'entreprise commencée... Serait-on toujours en mesure de résister, quand ils ramèneraient de nouvelles forces ? Il était permis d'en douter. Aussi la femme de Ben-Salem, qui ne se faisait point d'illusion, certaine d'être attaquée de nouveau dans des conditions plus défavorables, et voulant à tout prix éviter une catastrophe suprême, dépêcha un exprès à son mari, qu'elle savait maintenant à Jérusalem, pour le mettre au courant de la situation, le presser de revenir, et lui demander des renforts.

Ben-Salem, ainsi qu'il l'avait fait entendre à Rahel, avait fait un détour en revenant d'Hébron, et le message de sa femme le trouva encore en ville.

— J'ai ici beaucoup d'amis, qui appartiennent tous à la société européenne ! Venus en pèlerins dans ces lieux où leurs pères vinrent jadis en chevaliers et en conquérants, ils sont tous jeunes, ardents, braves, aventureux même, insouciants de leur vie, quand il s'agit de la sacrifier pour une noble cause. Avec une poignée de ces hommes, je me chargerais de tenir tête à une armée d'Arabes. Je n'ai qu'un mot à dire, qu'un signe à faire, pour qu'ils se lèvent... et me suivent ! Ce mot, je le dirai... ce signe, je le ferai !

(A suivre.)